

3. *The History of the Book Network:  
Newsletters and Institutions*

With the steady professionalizing of the history of the book since the 1950s a network has been growing rapidly. The predominant mode so far has been the newsletter, complemented by an annual meeting (and now, list-servers on the Internet) for which, in the English-speaking world, a mildly formal association of subscriber/members has usually been created. Thus, in Britain we have the Book Trade History Group and its newsletter, and internationally, the Society for the History of Authorship, Reading, and Publishing (SHARP, which invites members from any country). In Europe, on the other hand, we have *In Octavo*, a newsletter compiled and distributed free—to any applicant, anywhere in the world—from the Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine in Paris, supported by the Max-Planck-Institut in Göttingen, both of which—as institutes—are able to use the formal seminar rather than the annual meeting as the complementary focus. (Both *In Octavo* and the *SHARP Newsletter* include items on a world-wide basis.)

Indeed, with the steady professionalizing of our field of study, interdisciplinary post-graduate institutes and seminars are growing in number, particularly in the English-speaking world. There are Centers for the History of the Book at Pennsylvania State University, the University of Wisconsin at Madison, Monash University Victoria, the University of Toronto, and elsewhere. Finally, the new School of Advanced Studies in the University of London is promoting a Master of Arts 'taught course' as part of the School's strategy to prepare the manpower necessary for advanced interdisciplinary studies in the humanities, not only in London but also, given suitable protocols of collaboration, nationally and internationally.

### Histoire des relations intellectuelles dans la République des Lettres

.....  
*Françoise Waquet*  
CNRS, Paris  
(France)  
.....

Les travaux que j'ai menés sur les relations entre les savants français et italiens aux XVII<sup>e</sup> et

*L'histoire intellectuelle, si elle fait une juste part aux grands noms et aux grandes œuvres de la pensée, ne se limite pas à ces quelques «phares». Elle inclut non seulement des auteurs de deuxième et troisième ordre, mais encore un public de gens cultivés.*

XVIII<sup>e</sup> siècles, les recherches que je poursuis sur la République des Lettres m'ont conduite à définir un certain nombre d'axes de recherche, à poser un certain nombre de questions qui s'inscrivent dans le cadre général de l'histoire intellectuelle. C'est donc à partir de cette expérience personnelle et éminemment subjective que je vais tenter de définir *a posteriori* ce qu'est l'histoire intellectuelle.

C'est d'abord une histoire complexe qui lie de façon indissociable l'histoire des idées et l'histoire des cadres et des formes de la vie intellectuelle. Je crois, en effet, que non seulement les unes et les autres ne peuvent être étudiées séparément, mais que, de surcroît, il faut tenir compte de l'interaction qui existe entre le mouvement des idées et leurs vecteurs au sens le plus large du terme. Par ailleurs, une telle histoire ne doit point s'arrêter au monde de la pensée pure, au jeu des idées désincarnées. Les «savants», pour employer le terme alors en vigueur, furent aussi des hommes pris dans le contexte politique, social et religieux de leur temps, contexte dont on ne saurait les abstraire; les jugements qu'ils portèrent dans l'ordre intellectuel participent, en fait, de réalités plus amples qu'il convient de reconstruire.

L'histoire intellectuelle, si elle fait une juste part aux grands noms et aux grandes œuvres de la pensée, ne se limite pas, pour moi, à ces quelques «phares». Elle inclut non seulement des auteurs de deuxième et troisième ordre, mais encore un public de gens cultivés. Et ce pour deux raisons principales. D'une part, l'œuvre d'auteurs secondaires permet de suivre la pénétration des idées et les évolutions complexes qu'elles subissent dans leur diffusion. D'autre part, la réalité d'un public cultivé ne doit pas être ignorée: les auteurs en tenaient compte et les exemples ne manquent pas des interactions qui existent entre l'auteur et son lecteur.

L'histoire intellectuelle doit se garder de l'abstraction non seulement en tenant compte des hommes «concrets» qui la firent, mais

encore en prenant conscience des différences cachées qui existent entre eux. Et ici les leçons des anthropologues ont été, pour moi, extrêmement précieuses. Les historiens, en effet, et en particulier ceux qui ont traité des relations interculturelles dans le cadre de l'Europe moderne ont généralement considéré — implicitement le plus souvent — comme fondamentalement identiques les gens auxquels ils consacraient leurs travaux. L'idée d'une République des Lettres où les particularismes nationaux se seraient effacés devant une citoyenneté supérieure a gommé, si besoin était, les ultimes disparités. De sorte que si les historiens ont bien noté des différences quant à la culture consciente, manifeste, explicite des populations qu'ils étudiaient, ils ont postulé qu'au fond tous ces gens étaient bien pareils. Or, traiter ainsi de façon indifférenciée des hommes appartenant à des cultures différentes, c'est ignorer ou négliger cet ensemble de règles de pensée et de comportement qui se situent pour ainsi dire « au-delà de la culture » (E. Hall, *Beyond Culture*), autant de composantes qu'il serait fallacieux de croire communes à toutes les cultures. Ainsi, la reconstruction de la perception de l'espace et du temps chez les élites françaises et italiennes des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles m'a permis de mesurer l'écart qui séparait les deux « communautés », l'écart qui, d'emblée, conditionnait le jeu des forces en présence et donc la relation intellectuelle.

L'histoire intellectuelle s'inscrit nécessairement, selon moi, dans la longue durée. Les phénomènes intellectuels ont toujours une préhistoire et ils ne peuvent donc être pleinement intelligibles sans tenir compte d'évolutions historiques complexes. Il ne s'agit point ici, je le précise, d'opérer une coupe à la veille de la période considérée, mais de s'enfoncer dans le passé à la recherche des éléments les plus divers qui, dans leurs combinaisons, ont contribué à faire que la situation est telle et non telle.

Dans cet essai de reconstruction du passé, l'histoire intellectuelle doit être attentive, comme d'ailleurs toute forme d'histoire, à éviter l'anachronisme. Ici, je ne peux que dire ma fidélité à la leçon méthodologique que Lucien Febvre énonça dans son ouvrage *Le problème de l'incroyance au XVI<sup>e</sup> siècle : la religion de Rabelais* (éd. revue 1962) et dans son recueil d'articles *Combats pour l'histoire* (1953). Je me suis toujours efforcée (avec quel succès?) d'éviter de projeter sur les textes du passé les catégories, les notions, la terminologie qui sont les nôtres, et j'ai fait en sorte de poser à leurs auteurs des questions qui leur fussent intelligibles et aux-

quelles ils puissent répondre. Autrement dit, et pour prendre un exemple, il ne s'est pas agi pour moi de savoir quel son le *Polyhistor* de Morhof rendait à mes oreilles et de porter un jugement sur cet ouvrage, mais de retrouver les analyses qui déterminèrent Morhof à écrire cet ouvrage et à lui donner la forme qu'il lui donna. Une telle démarche implique de prendre en compte ce que Febvre appela « outillage mental », c'est-à-dire l'ensemble, voire les ensembles, d'instruments conceptuels qui existent à une époque donnée ; elle amène également à considérer au-delà des moyens, des réalisations et des forces, les jugements, les opinions, les sentiments des contemporains. En ce sens, l'histoire intellectuelle est l'histoire de la subjectivité des « intellectuels ».

Bien des éléments dans les développements précédents laissent entendre que l'histoire intellectuelle ne peut être qu'internationale ou, du moins, supra-nationale. Les idées ne s'arrêtent pas aux frontières des États ; il n'est que de parcourir, pour prendre un exemple simple, les périodiques savants. Cette dimension internationale ressort encore de la biographie de bien des savants : que de carrières se dessinèrent sous le signe de la mobilité (qu'elle fut voulue ou forcée). Elle caractérise également nombre de formes d'association du monde savant, qu'il s'agisse des organisations publiques et institutionnelles (telles les universités ou les académies) aussi bien que privées et informelles (le Cabinet Dupuy ou les boutiques des libraires parisiens furent, sur des modes divers, des lieux de rencontres internationaux). Enfin, pour faire court, je voudrais souligner le poids qu'eut alors l'idéologie de la République des Lettres ; je ne m'attarderai pas ici sur la réalité de cette construction intellectuelle ; je me bornerai à souligner l'incidence qu'eut, et souvent en dépit de la dure réalité des faits, l'idée d'une communauté savante dépassant les frontières politiques et religieuses ; ce grand rêve jamais réalisé mais toujours réalisable conféra au monde de l'esprit, à un moment particulier de son histoire, une force, une cohésion et une unité jusqu'alors inconnues.

L'une des voies d'approche de l'histoire intellectuelle saisie dans sa dimension internationale consisterait en une recherche systématique sur les formes de la sociabilité savante dans l'Europe des XVI<sup>e</sup>–XVIII<sup>e</sup> siècles. Il s'agirait de recenser et d'étudier non seulement les formes d'association institutionnelles et durables (comme les universités et les académies), des organisations informelles (cercles, conversa-

tions), mais encore des réseaux personnels (à travers des correspondances et des voyages, par exemple), ou des liens plus épisodiques (tels ceux qui se créèrent à l'occasion d'une souscription). Dans cette même perspective, les recueils, les biographies collectives, les périodiques (notamment par le biais de la collecte de l'information) seraient l'objet d'enquêtes, ainsi que certaines pratiques de recherche (tels les réseaux mis en place par les astronomes pour leurs observations). On s'intéresserait également aux dédicaces, aux préfaces et à ces liminaires, tels les poèmes et autres pièces écrits en l'honneur de l'auteur par ses amis, autant de documents qui constituent un excellent moyen — et parfois, le seul — pour étudier le lien social dans les milieux intellectuels. Une telle recherche permettrait, à mon sens, de mieux saisir la réalité de la circulation des idées et, au delà, la dynamique même du monde savant à l'époque moderne. Elle amènerait, entre autres, à souligner la part d'une dimension orale dans les échanges intellectuels : en dépit du triomphe de la civilisation de l'imprimé, l'oralité conserva une place non négligeable, place que l'historiographie n'a pas encore saisie dans sa véritable dimension, qu'il s'agisse de la leçon universitaire, de la lecture académique ou de la conversation entre doctes. Cette recherche permettrait également de saisir le rapport dialectique qui exista entre culture savante et culture mondaine. L'historiographie — et je pense ici au cas particulier de la France — a opposé les deux formes de culture ; or, les textes mêmes permettent de saisir leurs liens réciproques, voire l'osmose qui se produit entre elles : je pense, par exemple, aux Entretiens sur la pluralité des mondes de Fontenelle ; et comment comprendre plainement les Philosophes et les Lumières sans les salons ?

### Topics in the History of Scholarship

Christopher Ligota  
Warburg Institute, University of London  
(England)

I have selected two topics in the history of scholarship as possible conference subjects. They are connected with a seminar I am running at the Warburg Institute on the history of scholarship c.1550–c.1750.

*L'historiographie a opposé la culture savante et la culture mondaine ; or, les textes mêmes permettent de saisir leurs liens réciproques, voire l'osmose qui se produit entre elles.*

The first topic is *historia litteraria*. The term rings few bells today. What political correctness would make of it is anybody's guess. Its only trace in modern usage, as far as I can see, is when one speaks of the literature of a subject.

My example is Christoph August Heumann. I have chosen Heumann because his role in the heyday of *historia litteraria*—the first half of the eighteenth century—is both central and problematic. In 1718 Heumann published what he is probably best known for: *Conspectus reipublicae litterariae, sive via ad historiam litterariam iuventuti studiosae aperta*, 'a survey of the republic of letters, or the way opened for the studious young to *historia litteraria*'. It went through eight editions spread over the entire century. The two parts of the title add up to a major programmatic statement: the written discourse of the republic of letters is *historia litteraria*. The work has five headings: (1) on the art of writing; (2) on the origin of *studia litteraria*, how they spread, and through what vicissitudes they have come down to us; (3) on the disciplines, their growth and decline; (4) on books of all kinds; (5) on authors. This brings together topics that will subsequently separate.

For Heumann every discipline, be it grammar, mathematics, or theology, has a *historia litteraria* of its own, which is indispensable to it, an antidote against dogmatism and the cult of authority. 'It is worth noting', says Heumann, 'that in former centuries'—he has the Middle Ages in mind—'in which the study of *historia litteraria* was frozen, philosophers followed with blind faith, in the manner of sheep, their Aristotle, as did jurisconsults their Bartolus, and theologians their Thomas.' Today, with *historia litteraria* flourishing, not only philosophers but jurisconsults, historians, doctors of medicine, philologists, and indeed theologians have become eclectics and solidly learned. Thus *historia litteraria* is the light of truth and the mother of intellectual freedom (1763 edn, p. 5 n. (h)).

But the standpoint from which this liberation through learning was offered remained unreflected, and this soon showed. *Historia litteraria* turned out not to be confessionally neutral. Heumann asks quite unabashedly whether, had